

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."
J. Carmignac

n° 23 - août 2004

Editorial

Mais délivrez-nous du Malin !

- 1...Editorial "Mais délivrez-nous du Malin !", par Frère Maximilien-Marie.
- 3...Compte rendu de *Gesù a Roma* d'Ennio Innocenti, par Ilaria Ramelli.
- 4...Conférence de Cambrai (1986), réponses à deux questions, par l'abbé Carmignac.
- 5...La légende des "Frères de Jésus", avec tableau des personnages et des parentés dans les quatre Evangiles, par Charles Commeaux.
- 8...L'Edit de Nazareth, par Erhard Grzybek, première partie.
- 9...Extraits de *Qumrân et les manuscrits de la mer Morte*, de Bruno Bioul.
- 11...Photo d'une inscription funéraire chrétienne se rapportant à la famille des Sénèque.

Nous savons avec quelle insistance notre cher et regretté abbé Jean Carmignac précisait que la dernière demande du Pater devait être comprise comme une supplication pour être délivré non pas du « mal », entendu comme une notion morale abstraite, mais bien du démon, cet être personnel qui est aussi désigné par les noms de « diable » et de « satan », qui est encore appelé « le mauvais » ou « le malin » en plusieurs passages des textes sacrés.

« Sed libera nos a malo ; mais délivrez-nous du Malin (ou du Mauvais) » : cette manière de traduire est plus explicite et correspond à nombre d'emplois du même mot dans le Nouveau Testament. Nous lisons ainsi dans l'Evangile de St Matthieu, quelques paragraphes avant le texte du Pater : « Contentez-vous de dire : Oui, oui, non, non, car ce qui est de plus vient du mauvais – a malo est - » (Matth. V, 37), et dans la prière de Notre-Seigneur après la Cène : « Je ne vous demande pas de les retirer du monde, mais de les garder du mauvais – ut serves eos a malo - » (Jn. XVII, 15). Et il est bien clair que c'est le démon qui est ici désigné.

L'existence de ce dernier ne fait aucun doute pour tout fidèle qui croit à la vérité des textes évangéliques et des paroles de Notre-Seigneur ; elle a été contestée, reléguée au rang des mythes ou des genres littéraires, par les modernistes de tout poil, dont les théories continuent à distiller leur venin dans l'âme et l'intelligence de trop de nos contemporains !

Les temps actuels sont cependant - pour tous ceux qui savent regarder et analyser avec un regard inspiré par la Foi -

.../...

Copyright © Association Jean Carmignac, Paris 2004.

des temps où l'action démoniaque est particulièrement violente, particulièrement redoutable. Il n'est certes pas faux de penser que la victoire que Notre-Seigneur Jésus-Christ a remportée sur le démon, par sa Passion et sa Résurrection, est une victoire totale et définitive ; toutefois ce serait faire une grossière erreur que d'en conclure que nous n'avons plus rien à craindre du diable et de ses tentations ! Jusqu'au retour glorieux du Christ, Satan garde la liberté de nuire, le pouvoir de tenter, la possibilité de nous détourner du salut acquis par notre Rédempteur, et justement parce qu'il sait que son temps est compté, il multiplie ses efforts – avec une rage véritablement décuplée par son haineux désespoir – pour pousser les hommes dans le chemin de l'éternelle perdition. Blessé, le serpent n'a pas pour autant perdu tout son venin. La Résurrection de Jésus-Christ n'a pas inauguré le paradis sur la terre : ce monde reste un champ de bataille, une scène où s'affrontent d'une manière terrible les puissances du bien et du mal...

Notre-Seigneur dans ses enseignements l'a souligné à de nombreuses reprises : notre vie est un temps de combat, combat spirituel dont dépend l'éternité de chacun. Et si le salut accordé par Dieu est gratuit, sans égards à nos mérites personnels, il est néanmoins l'objet pour chacun de nous d'une conquête, âpre et difficile.

Il serait trop long et fastidieux d'énumérer ici tous les textes de la Sainte Ecriture qui nous parlent de ce combat et nous exhortent à le bien mener...Contentons-nous d'une seule citation de St Paul dont il faut bien peser et comprendre tous les mots : « Nous avons à combattre, et ce n'est pas contre la chair et le sang mais contre les princes et les puissances, contre les chefs de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans les airs » (Eph. VI, 12).

S'il ne faut certes pas voir une action diabolique directe derrière tous les événements néfastes, il ne faut pas non plus perdre de vue ces avertissements inspirés ni les minimiser : Satan existe, Satan est à l'œuvre, Satan intrigue avec une persévérante et redoutable efficacité, Satan sème ses tentations et ses pièges ! Et comme le répète St Pierre dans un passage que la Sainte Eglise, dans sa prudente sollicitude, remet fréquemment sous les yeux et à la mémoire de ceux qui récitent le Bréviaire : « Le diable, tel un lion rugissant, rôde cherchant qui dévorer ».

Nombre de prêtres exerçant le ministère d'exorciste peuvent en témoigner : il y a aujourd'hui une recrudescence extraordinaire des cas de possession, d'obsession ou d'infestation diaboliques. Je me contente de renvoyer mes lecteurs aux ouvrages de Don G. Armoth, ce prêtre qui fut pendant de nombreuses années l'exorciste du diocèse de Rome.

Ainsi donc, lorsque « éclairés par le précepte du Sauveur et formés par son enseignement divin, nous osons dire » le Pater, souvenons-nous de cela. N'hésitons pas à donner le sens le plus fort à ces paroles que Jésus-Christ Lui-même a mise sur nos lèvres, et prions avec une ferveur inlassable pour être délivrés de la puissance nuisible de Satan, pour être délivrés du Mauvais, pour être délivrés du Malin.

Frère Maximilien-Marie

Quelques informations

Nous signalons à nos adhérents la parution de plusieurs livres qui pourront les intéresser. Il s'agit de :

- *Qumrân et les Manuscrits de la Mer Morte* par Bruno Bioul, membre de notre association : voir ci-après pp.9 et 10. (312 pages - 25 euro).
- *Ils disent : Il est Ressuscité – Enquête sur le tombeau vide* par Vittorio Messori dont nous avons parlé dans notre numéro 8 (novembre 2000). Il est maintenant publié en français. (295 pages - 23 euro)
- *Ne nous laissez pas entrer dans l'épreuve Une nouvelle traduction orthodoxe du Notre Père* par Jean-Marie Gourvil, secrétaire de la Fraternité Orthodoxe de l'ouest de la France : Un livre de spiritualité qui nous rappelle les préoccupations de l'abbé Carmignac. (168 pages - 19 Euro)
- *La Question Corpus Christi* de Claude Roure.(358 pages - 29 euro)

Les adhérents qui souhaiteraient se procurer ces livres peuvent écrire à l'association en joignant un chèque de 20 euro au lieu de 25 pour le livre de Bruno Bioul ; 19 euro au lieu de 23 pour le livre de Vittorio Messori ; 16 euro au lieu de 19 pour le livre Jean-Marie Gourvil ; 24 euro au lieu de 29 pour le livre de Claude Roure Ils recevront sans frais de port le ou les livre(s) demandé(s).

Par ailleurs à l'occasion de la réimpression (2004) du livre de Marie-Christine Ceruti-Cendrier *Les Evangiles sont des reportages – N'en déplaise à certains*, les Editions Téqui proposent une réduction à nos adhérents qui pourront l'obtenir sans frais de port au prix de 18 Euro au lieu de 19,90 en écrivant directement à l'éditeur : Ed. Téqui Le Roc St Michel – 53150 Saint Cénéry.

Nous précisons que notre association est heureuse de pouvoir faire obtenir ces réductions à ses adhérents et qu'elle le fait absolument gracieusement.

Des lecteurs nous signalent, et font l'éloge, du livre de Daniel Hamiche paru aux éditions Sicre : *La Passion de Mel Gibson de A à Z*, « bourré de renseignements et d'analyses fort pertinents ».

COMPTE-RENDU DU LIVRE « *GESÙ A ROMA* » (“JÉSUS A ROME”),
D’ENNIO INNOCENTI, Rome 2004

La deuxième édition de l’ouvrage d’Ennio Innocenti, *Gesù a Roma* (éd. Sacra Fraternitas Aurigarum in Urbe), vient de sortir. Il s’agit d’un commentaire des *Actes des Apôtres* de Saint Luc, enrichi d’appendices.

Dans la préface l’auteur professe sa foi au dogme de l’inspiration divine de la Bible affirmé au Concile de Trente et, dans le cas présent, des *Actes*. Il exprime sa conviction de la complète historicité du compte-rendu de Saint Luc. Celui-ci, interrompu en 62, avait certainement été commencé bien des années plus tôt et construit sur une soigneuse enquête historique. Il était de plus orienté vers une perspective catholique, c’est-à-dire universelle, particulièrement tournée vers l’Occident et Rome, comme l’auteur le met opportunément en lumière à la fin de la présentation. De plus il accepte la tradition fiable selon laquelle l’Evangile de Marc a été composé à Rome dans les années quarante et, par ailleurs, l’identification du 7Q5 avec Marc 6, 52-53. Quelques photographies présentent les grottes de Qumrân, le fragment même du 7Q5, et plusieurs jarres ayant contenu les rouleaux de la Mer Morte, parmi lesquelles celle où se trouvait le 7Q5, avec les caractères hébreux *rwm* (“Rome”) bien visibles.

Le commentaire de chaque épisode des *Actes* est soigné tant au point de vue historique que spirituel. Une importance particulière est judicieusement attribuée, entre autres, au premier discours de Saint Pierre (Ac. II) et à la présence dans l’assistance de personnes de toutes sortes de peuples dont des Romains ; ceux-ci furent donc instruits tout de suite, dès 30 ap. J.-C., de l’existence du Christianisme.

L’auteur s’arrête avec attention, et à mon avis très justement, sur le fait probable que Sénèque et Paul se connaissaient. En effet un recueil de lettres nous est parvenu qui, à part deux d’entre elles probablement retouchées, pourraient être authentiques, comme je me suis efforcée de le démontrer en plusieurs occasions et comme le déclare l’auteur.

L’important appendice s’interroge en effet sur l’importance de Rome dans la culture chrétienne, précise les rapports existant entre le Christianisme et la culture romaine et se concentre finalement sur la présence de Paul à Rome et sur la toute première communauté chrétienne de la ville éternelle avec ses caractéristiques et les événements qu’elle vécut. La pensée théologique et éthique de Sénèque fait l’objet d’un examen bref mais attentif. L’ouvrage rappelle l’existence d’une épigraphe tombale (*CIL XIV 566*) et en présente la photographie : il s’agit d’un écrit datant probablement de la fin du I^{er} siècle ap. J.-C., dédié par *M. Anneus Paulus* à *M. Anneus Paulus Petrus*, un nom chrétien sans équivoque possible, qui révèle la présence du Christianisme au sein de la *gens Annaea* – la famille des Sénèque – à une époque très ancienne.

Suit une étude linguistique de la correspondance Sénèque-Paul qui semble en confirmer l’authenticité. Celle-ci est présentée intégralement dans le texte latin et sa traduction italienne. L’auteur a raison de redonner à cet échange épistolaire une valeur qui lui était contestée puisqu’on le considérait généralement comme apocryphe.

Vient ensuite un dossier intéressant sur la sépulture de Saint Pierre qui rend compte à juste titre du travail de Margherita Guarducci, et qui est accompagné de la reproduction de la maquette du petit monument funéraire. Sur la même page se trouve la photographie d’une autre pièce très importante : l’épithèque grecque de l’évêque phrygien Abercius qui atteste à la fin du II^{ème} siècle la diffusion du Christianisme dans les régions syriaques situées au delà de l’Euphrate et la vénération qui y était entretenue envers l’Eglise de Rome représentée clairement avec des attributs royaux.

Les conclusions se partagent en deux sections : l’une dédiée à *L’Eglise de Pierre et de Paul* qui illustre comment Pierre arriva à Rome avant Paul, en 42, où il trouva déjà présente la connaissance des textes sacrés du prophétisme hébreu ; l’autre concerne *L’évangélisation entre Orient et Occident* et se termine par *l’Appel de la Rome chrétienne à l’Europe* du pape Jean-Paul II.

L'ouvrage contient des éléments d'un intérêt considérable pour l'étude des *Actes des Apôtres* et pour la compréhension du contexte historique et culturel dans lequel s'est déroulée la mission de Pierre et de Paul à Rome.

Ilaria Ramelli,
Université Catholique de Milan

En page 11, l'inscription funéraire dédiée par M. Anneus Paul Sénèque à son fils Anneus Paul Pierre qui se trouve à Ostie et dont la photographie est tirée de ce livre d'Ennio Innocenti.

CONFERENCE DE CAMBRAI (1986) PAR L'ABBE CARMIGNAC

Voici la suite des questions posées à l'abbé Carmignac à la fin de sa conférence (ici celles qui portent les numéros 4 et 5) et les réponses de celui-ci. Le style oral a été conservé, c'est-à-dire les paroles mêmes du conférencier, selon le désir de Mademoiselle Demanche. Rappelons que ces propos ont été tenus en 1986 c'est-à-dire quelques mois avant sa disparition. Nous devons la transcription du texte à Monsieur Charles Guillaume, à Mademoiselle Ducatillon et à Madame de Raymond, que nous remercions.

Les évangélistes avaient approximativement le même âge que Jésus. N'étaient-ils donc pas déjà très vieux, si on suppose qu'ils ont écrit leurs évangiles après 70 ?

Ceux qui ont écrit ces théories-là vous disent tous que les Evangiles ne sont pas écrits par des témoins de la vie de Jésus : ce ne sont pas des témoignages, ce sont des textes que l'on a attribués à Luc, Marc, etc. ... Tous ceux qui retardent la composition des Evangiles, c'est qu'ils ont besoin de la retarder, pour rendre plausibles les transformations, les développements théologiques qu'ils veulent voir par derrière. Leur argumentation n'est qu'un cercle vicieux dépourvu de toute valeur scientifique. Ils ne disent que ce qui leur plaît. Ce point est clairement indiqué dans l'ouvrage de Robinson.

Y a-t-il beaucoup de personnes qui étudient les manuscrits de Qumrân ?

A l'heure actuelle, dans le monde entier, il y a environ cent cinquante ou deux cents personnes qui les étudient scientifiquement. C'est déjà assez bien. Mais ces manuscrits-là posent tellement de problèmes, ils demandent des investigations tellement précises que l'étude ne progresse pas aussi vite qu'on le voudrait. Et surtout, ce qui gêne la progression, c'est qu'il y a encore beaucoup de manuscrits non publiés, en particulier les manuscrits très détériorés, réduits en petits fragments. C'est le cas pour ceux de la grotte 4, qui n'ont pas été emballés dans de l'étoffe ni mis dans des jarres. Les Romains arrivant*, on les a tous jetés pêle-mêle dans un trou. Ce trou s'est effondré, les manuscrits sont pourris. Il a fallu retirer la terre, la tamiser et on a recueilli ainsi 15000 fragments. Et quel travail ensuite, pour comparer sous tous les angles possibles chacun des 15000 fragments avec les 14999 autres ! La Revue de Qumrân que j'ai fondée rend compte de ces travaux.

(* ndlr : thèse couramment admise dans les années 60/80 ; voir les thèses actuelles dans le livre de Bruno Bioul (p.2 ; p.9-10)

Nous rappelons que la cotisation à notre association reste fixée au niveau modique de 15,25 euros, 7 euros en cas de nécessité. Merci aux généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur. Envoyez votre chèque postal ou bancaire, rédigé au nom de « Association Jean Carmignac », à l'adresse de notre siège social : Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris. Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

LA LÉGENDE DES FRÈRES DE JÉSUS

Aux alentours de Pâques, nous avons vu revenir la série télévisée de Prieur et Mordillat. Après Jésus, elle étudiait les origines de l'Eglise, dans le même esprit patelin qui dissimule mal une hostilité systématique au catholicisme. Tout l'apparat scientifique est un trompe-l'œil « démythologisant », au sens bultmannien du terme, qui génère souvent la fiction idéologique. Dans le présent papier, je voudrais : 1) souligner la méthode et 2) l'illustrer par l'exemple des « frères de Jésus » qui étaient présents tout autant que dans la précédente série.

1) Le conte exégétique

Aux yeux des téléspectateurs non préparés, l'exposé peut sembler un consensus imparable entre des exégètes de toutes tendances. On est pourtant loin du compte :

- Le choix des spécialistes est déséquilibré : des protestants de tout bord, des historiens laïcs, de nombreux juifs et quelques rares catholiques historico-critiques. Curieusement, pas d'orthodoxes. Pourquoi ?
- L'exposé est un patchwork d'opinions fragmentaires pour illustrer la thèse subversive des deux initiateurs. Les participants se retrouvent-ils dans le résultat ? Leur pensée est instrumentalisée.
- Tous les évangiles canoniques ont été classés pauliniens. Comme si les quatre n'avaient pas des objectifs autonomes et une documentation propre.
- Il nous manque, paraît-il, un évangile de la famille de Jésus. Une des émissions l'a imaginé, à son goût, dans un perpétuel conditionnel.
- De ce fait, Pierre est dévalorisé au profit de Jacques, « le frère », que nous connaissons mal. Mais, antiromains, les auteurs ne peuvent que majorer Jérusalem.
- Bien entendu, le rôle de Paul est porté au pinacle. Jésus ne serait qu'un juif moraliste et zélateur dans le strict cadre de la Loi. Apôtre des Nations, le Tarsiate aurait coupé le cordon ombilical et institué une autre religion.

On aime que la hiérarchie ait stigmatisé la désinformation car, en ce domaine, tendre l'autre joue n'est pas la meilleure attitude.

2) Une fraternité apocryphe¹

Cette année encore, la tarte à la crème des frères de Jésus est revenue en surface. J. P. Lémonon, pourtant exégète catholique lyonnais, suit les tenants des maternités multiples de Marie. Je note qu'il s'en excuse auprès de ceux qui pensent le contraire. Quelles raisons imparables l'alignent donc sur les négateurs de la virginité perpétuelle ?

On n'a pourtant nul besoin de recourir à des acrobaties exégétiques pour constater que l'existence des frères et sœurs est niée par les textes. Ce n'est pas une commodité doctrinale mais un des arguments fondateurs de la doctrine. Les textes évangéliques sont convaincants, surtout si l'on pense que la question ne se posait pas pour des témoins directs.

Voici le tableau que je propose :

Evangélistes	Personnages	Parentés
Matth. XII, 46-47, Marc III, 31-32 et Luc VIII, 19-20	(La famille de Jésus) non nommés.....« ta mère, tes frères ».
Matth. XIII, 55 et Marc VI, 3	Le charpentier,..... Marie,..... <u>Jacques</u> , <u>Joset</u> , <u>Simon</u> , <u>Juda</u> , non nommés.....son père,sa mère, <u>ses frères</u> ,ses sœurs.
Jean, XIX, 25	(Au calvaire) non nommée..... <u>Marie de Klopas</u> Marie de Magdalasa mère, <u>sœur de sa mère</u> .
Matth. XXVII, 55-56 et Marc XV, 40-41	(Au calvaire) Marie de Magdala <u>l'autre Marie</u> Salomé..... <u>mère de Jacques</u> , <u>de Joset</u> , <u>mère des fils de Zébédée</u> .
Matth. XXVII, 61	(Au sépulcre) Marie de Magdala <u>l'autre Marie</u> <u>mère de Joset</u> .
Matth. XXVIII, 1, Marc XVI, 1 et Luc XXIV, 10	(Femmes myrophores) Marie de Magdala <u>l'autre Marie</u> Salomé ou Jeanne <u>mère de Jacques</u> .

Le respect des textes clarifie la situation de la parenté. Si l'on rapproche les différents personnages soulignés dans ce tableau, une seule personne figure comme mère des « frères » de Jésus :

L'autre Marie : femme (ou fille) de Klopas²

) s' w\$y d: wA bw\$q (ya d@: h@m@') i myarma
(Maryam 'immê de Ya'qôv wade Yôsê')

« Marie, mère de Jacques et de José », comme écrit la Peshitta araméenne. C'est elle qui est aussi vraisemblablement mère des deux autres, moins importants, et des « sœurs ».

Encore la qualification de « sœur » de la Vierge est-elle discutable, à cause de l'identité du nom Maryam. Pour les « frères » et « sœurs » de Jésus, invraisemblance, puisqu'il y a deux « mères » :

Maryam, fille de Joachim,
épouse de Joseph.....pour Jésus,

Maryam, fille ou épouse de Klopas.....pour |les| autres.

Les degrés de parenté se distendent : les deux Marie sont donc « cousines » – et les frères / sœurs, des « petits cousins » ; ou « belles-sœurs » (hypothèse syriaque) - et la fratrie est encore un cousinage. Les termes français de « frère » et de « sœur » ne conviennent pas.

En bons disciples de Carmignac, nous nous demanderons s'il n'y a pas, en cette affaire, un sémitisme latent. C'est le cas : le terme χ ρ ('âhi) que les dictionnaires traduisent : « frère, parent, allié, ami, concitoyen, prochain ». Il y a du choix ! Alors que les termes grecs des Evangiles : a) $\delta\epsilon\lambda\phi\alpha\delta\epsilon\varsigma$ - a) $\delta\epsilon\lambda\phi\alpha\delta\epsilon\varsigma$ ont normalement le sens de « frère, sœur ».

On constate que, faute d'une correspondance précise, les évangélistes ont joué des équations suivantes :

$\delta\epsilon\lambda\phi\alpha\delta\epsilon\varsigma$ (frère) = 'âhi (cousin)

$\delta\epsilon\lambda\phi\eta$ (sœur) = 'âhi ah (cousine)

Les objecteurs opposent le terme grec a) $\nu\epsilon\gamma\iota\sigma\alpha\delta\epsilon\varsigma$ qui signifie bien cousin et qu'on trouve employé une fois par Paul. Cela ne démontre qu'une chose : le Tarsiate est plus désémitisé que les rédacteurs des Evangiles.

Comment soutenir encore la multiparité de Marie ?

3) De l'eau au moulin

L'argument du vocabulaire n'est pas le seul à battre en brèche ces hypothèses familiales erronées. A ce point du débat, je ne peux omettre des traits de bon sens confirmatifs.

– Jamais la Vierge Marie n'est associée à aucun autre fils que Jésus.

– Dans l'épisode de Jésus adolescent au temple, Marie et Joseph ne sont accompagnés d'aucun autre enfant.

– Lorsque Jésus répond, en substance : « Qui sont ma mère et mes frères, sinon ceux qui font la volonté de Dieu » (Luc VIII, 21 – Marc III, 33-35 – Matth. XII, 48-50) il utilise une formule à peine métaphorique jouant sur la polysémie de 'âhi

– Si, au Calvaire, Jésus confie sa mère à Jean, c'est parce qu'elle n'a pas d'autre soutien. Et non pas, comme le prétend un des intervenants, pour intégrer métaphoriquement les disciples à la famille.

Cette discussion met en valeur la présence du substrat sémitique dans le grec évangélique, comme l'a repéré le « patron » de notre association Jean Carmignac. *Quod erat demonstrandum*, si tant est que la démonstration ne soit pas totalement effectuée depuis belle lurette.

Charles Commeaux

¹ le développement ne s'en prend pas qu'à Prieur / Mordillat, mais aussi à J.Cl. Barreau, J. Duquesne, J. Gilles, Fr. Refoulé, etc.

² le nom de ce personnage, en araméen :) $p\%fw\$yl\ i\ q$ (Qlyôpâ')

Merci de noter dès aujourd'hui la date et le lieu de l'Assemblée Générale car vous ne recevrez pas d'autre courrier à ce sujet (Samedi 2 octobre 2004 à 9h30 – messe dans la crypte du Rosaire de l'Eglise Saint-Sulpice- suivie de l'assemblée à 10h30 dans le même lieu).

Merci aussi de tous les encouragements que vous joignez à vos courriers et sachez bien que votre présence à l'assemblée est une forme d'encouragement très, très appréciée.

Nous avons publié dans le numéro 22 la photographie de la pierre portant l'édit de Nazareth et la traduction du texte par le Professeur Grzybek. Nous proposons ici à nos lecteurs le résumé de la première partie d'un article « L'Edit de Nazareth et la politique de Néron à l'égard des chrétiens », paru dans Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 120, 1998, p. 279-291, dont il a rédigé les deux premiers paragraphes, et le Professeur Sordi le troisième.

La publication de l'Edit de Nazareth par Franz Cumont en 1930 provoqua un flot exceptionnel de commentaires contradictoires tant sur la date à donner à ce texte que surtout sur le lien qu'il pouvait avoir avec les événements rapportés par les Evangiles. Lien que M. Cumont n'excluait pas absolument. Mais il ne put faire savoir que ceci : la pierre avait appartenu à Wilhelm Froehner et celui-ci avait laissé une note manuscrite indiquant qu'il s'agissait d'une « dalle de marbre envoyée de Nazareth en 1878 ».

Si tous les experts ne s'accordent pas sur l'identité du « César » auteur de cet édit, l'unanimité s'est faite, à cause des nombreux latinismes qu'il contient, sur l'idée qu'il s'agit d'un texte latin maladroitement traduit en grec. Le Professeur Grzybek objecte que la chancellerie impériale n'a dû laisser passer les maladroites des termes juridiques que parce qu'elle s'y trouvait contrainte. Et l'explication qu'il trouve la plus plausible est que l'empereur lui-même sûr de son grec avait dû rédiger ce décret et refuser qu'on y change quoi que ce soit. Qui pouvait-il être sinon Néron ?

Pour appuyer cette thèse l'auteur analyse un édit et un discours de Néron (prononcé le 28 novembre 67 à Corinthe) gravés sur une stèle provenant d'Acraephae. Il fait honnêtement remarquer l'élégance du style du discours de Corinthe contrastant avec les bévues de style de l'édit de Nazareth mais répond à l'objection en soulignant qu'il s'agissait d'erreurs portant sur des termes juridiques que Néron connaissait mal. De même il considère comme non-probant l'argument des iotacismes, de l'emploi de la diphtongue $\alpha\epsilon$ au lieu de ϵ et de certaines formes verbales communs aux deux textes, parce que très courants à l'époque. En revanche il fait remarquer que les deux textes emploient le mot $\alpha\beta\acute{\iota}$ (perpétuité), cher à Néron, qu'Epaminondas reprend trois fois dans le libellé du décret gravé par ses soins sur la même pierre d'Acraephae à la suite des écrits de cet empereur. Or M. Holleaux, premier éditeur de ces textes, a constaté qu'Epaminondas imitait servilement le langage de son maître Néron. Le Professeur Grzybek reprend ensuite l'analyse de U. von Wilamowitz-Moellendorff démontrant que Néron – l'artiste Néron - utilise dans les fins de phrase de la proclamation de Corinthe un rythme fréquent dans les discours pathétiques de l'époque : $- \cup - \cup \cup \times$ et qui se retrouve de façon évidente dans l'édit de Nazareth, avec cette particularité que le texte ici se termine par le rythme $- \cup - \cup - \times$, considéré dans l'antiquité comme signe d'une éloquence dégénérée. Néron seul pouvait se le permettre.

Mais ce qui semble le plus démonstratif à l'auteur est l'énoncé de l'en-tête de ces deux textes qui en font la spécificité exceptionnelle : « Edit de César » et « Edit de l'Empereur César », sans précision de nom, contrairement à l'usage. Il envisage deux hypothèses pour expliquer cette anomalie : ou bien les deux stèles ont été gravées du vivant de Néron et personne n'aurait osé « supprimer » une pareille spécification dans des arrêts destinés à la postérité, si ce n'est justement lui-même s'il voulait être considéré à tout jamais comme l'Empereur par excellence ; ou bien elles ont été gravées après sa mort quand, sa mémoire ayant été proscrite par ordre du Sénat, son nom a été martelé sur les inscriptions : si bien que les artisans ou responsables ont préféré cette version exempte de spécification. Dans les deux cas la particularité commune aux deux édits confirme que leur paternité est à attribuer à Néron lui-même.

...

Qumrân et les manuscrits de la mer Morte

C'est le titre du livre que M. B. Bioul, archéologue et historien, vient de publier aux éd. F.-X. de Guibert et dont il nous a aimablement autorisés à reproduire les extraits ci-dessous, tirés des conclusions (nos lecteurs se souviennent de son passionnant exposé lors de notre assemblée générale du 29 sept. 2001, publié dans nos n° 13 et 14).

Ce livre, qui fait dialoguer une dizaine des principaux chercheurs travaillant directement sur les textes et sur le matériel archéologique de Qumrân, permet d'offrir au grand public un précieux aperçu général de l'état actuel de la question.

En ce qui concerne les manuscrits, on peut d'abord souligner que la polémique sur leur publication est enfin terminée. Même s'il reste encore plusieurs fragments à publier comme nous le rappelait É. Puech, on peut d'ores et déjà retenir que les rouleaux contiennent les textes de quelque 870 à 900 manuscrits différents trouvés pour la plupart à l'état de débris minuscules. Le long travail de reconstitution des textes s'est avéré plus difficile qu'on ne l'avait imaginé au départ¹, et avec du recul, on réalise aujourd'hui qu'il s'agissait d'une tâche quasi insurmontable pour une équipe originelle aussi réduite. Les changements opérés depuis dans le groupe d'experts internationaux chargés de leur publication se sont avérés finalement payants. Tous s'accordent à reconnaître que les rouleaux contiennent des textes non originaux (sauf peut-être le rouleau de cuivre et le 4Q *Test*) copiés entre le IIe siècle avant et le Ier siècle après J.-C. qui, à quelques exceptions près, sont des ouvrages (ou des fragments d'ouvrages) religieux juifs que les spécialistes répartissent en deux grandes catégories : bibliques et non bibliques, ces derniers regroupant des textes dits sectaires et non sectaires.

Les premiers sont des copies des livres de la Bible hébraïque (l'"Ancien Testament" des chrétiens) et représentent environ le quart de l'ensemble des textes mis au jour dans les grottes. Leur intérêt réside surtout dans leur ancienneté et dans le témoignage qu'ils apportent sur le judaïsme de l'époque du Second Temple et le christianisme primitif, car ils montrent toute la richesse et l'abondance de la culture littéraire à l'origine des grands textes de ces deux religions. Nous disposons aussi, depuis 1947, de témoins du texte biblique antérieurs de plus de mille ans aux textes hébreux traditionnels du haut Moyen Âge, sur lesquels se fondent toutes les traductions modernes de la Bible. Certains manuscrits sont extrêmement proches de la version originale (on a parlé de 50 ans pour le livre de *Daniel* par exemple). Or cette proximité chronologique a permis de constater avec étonnement que dans de nombreux cas, les manuscrits de la mer Morte s'accordent parfaitement avec nos versions traditionnelles, plus récentes, du texte biblique, ce qui permet de juger de la qualité de la transmission textuelle au cours des âges. D'autre part, on s'est aussi rendu compte que des textes s'écartaient de la version traditionnelle et s'accordaient plutôt avec des versions différentes de la Bible hébraïque comme la *Septante* ou le *Pentateuque samaritain*. Enfin, quelques manuscrits offrent des lectures dont nous ignorions même l'existence. [...]

Enfin, il est important de rappeler avec M. O. Wise, M. Abegg et E. Cook² que les langues des rouleaux ont révolutionné l'étude des langues sémitiques de la Palestine antique. Avant leur découverte, on pensait que l'hébreu était une langue moribonde, utilisée seulement comme langue sacrée par une classe instruite, que l'hébreu rabbinique, celui de la *Mishna* par exemple, avait été inventé dans le courant du IIe siècle après J.-C. pour rédiger les livres post-bibliques, et que l'araméen seul était la langue vernaculaire des Juifs depuis leur intégration dans l'empire perse, mais que les ouvrages rédigés dans cette langue étaient rares, à telle enseigne que l'idée même d'une littérature sémitique sacrée ou profane n'était pas envisageable. Jusque dans les années 40, l'existence d'un Évangile sémitique était considérée comme une idée absurde ; le grec de la *koinè* avait été l'unique langue utilisée par les Apôtres pour diffuser la bonne nouvelle. La découverte des manuscrits a balayé toutes ces idées reçues. La plupart des textes découverts dans les grottes ont été écrits en hébreu, mais dans une langue intermédiaire entre celle de la Bible et celle des rabbins ; l'hébreu rabbinique n'était donc pas une invention *ex nihilo* mais l'aboutissement d'un long processus d'évolution sémantique. L'araméen, utilisé dans un manuscrit sur six, rendait possible l'idée d'une rédaction des Évangiles dans la langue du Christ, comme le précise d'ailleurs Irénée de Lyon (*Adversus Haereses* III, 1). Les manuscrits ont démontré sans équivoque que les Juifs du Second Temple parlaient et comprenaient non seulement l'araméen, mais aussi l'hébreu³ et le grec ; quelques monnaies et un sceau retrouvés à Qumrân suggèrent que la présence romaine fut bien réelle et que le latin était parlé par les soldats et peut-être aussi par quelques juifs⁴.

Autre point assuré : les manuscrits ne contiennent aucune allusion ou révélation susceptibles d'ébranler les bases de la foi chrétienne. Les théories fantaisistes de chercheurs tels R. Eisenmann ou B. Thiering⁵ n'ont aucun fondement dans les manuscrits de la mer Morte. Les rouleaux utilisés par ces deux personnes pour défendre leurs hypothèses sont antérieurs à l'Église primitive. Des savants comme J. T. Milik et É. Puech ont réfuté toutes leurs allégations⁶. Il s'agit avant tout, comme l'a rappelé M. Bélis, d'opérations commerciales basées sur l'engouement que connaissent aujourd'hui les études sur les origines du christianisme. [...]

Cette question de l'origine des manuscrits est particulièrement intéressante pour les textes de la grotte 7. Ces derniers occupent une place singulière parmi ceux mis au jour dans les grottes, d'abord parce qu'ils ont tous été rédigés en grec sur papyrus ce qui, selon P. Donceel-Voûte, marque l'intégration de ce fonds dans un monde polyglotte et hellénistique, celui de l'Orient hellénisé⁷ ; ensuite parce que certains d'entre eux ont été reconnus comme appartenant au corpus des textes chrétiens, notamment le 7Q4 et le 7Q5⁸. Ces textes ont été datés par paléographie de la première moitié du Ier siècle de notre ère⁹. On comprend dès lors la passion qui caractérise le débat dont ils font l'objet : y a-t-il vraiment des textes chrétiens parmi ceux retrouvés à Qumrân ? La question est d'importance car, dans l'affirmative, elle relancerait celle, tout aussi cruciale, de la date de rédaction des Évangiles,

du moins de celui de Marc¹⁰. En effet, les travaux de rétroversions des Évangiles menés par Jean Carmignac et Claude Tresmontant ont montré que la version grecque des Évangiles était en réalité la traduction d'un texte écrit dans une langue sémitique (hébreu ou araméen)¹¹, ce qui signifie que le fragment de Marc retrouvé dans la grotte 7, et daté de 68-69 au plus tard (date de fermeture supposée des grottes), serait en réalité la traduction d'un texte plus ancien encore, ce qui rapprocherait la date de rédaction primitive des Évangiles de celle de la vie du Christ. Le problème est que le 7Q5 est un fragment minuscule, pas plus grand qu'un timbre poste (3,94 x 2,7 cm), sur lequel figure une petite vingtaine de lettres dont une dizaine à peine sont identifiées avec certitude. Les objections à cette identification ne manquent donc pas, même si les arguments de C. P. Thiede, papyrologue allemand renommé qui défend l'identification du 7Q5 avec un passage de l'Évangile de Marc, ont aussi leurs défenseurs¹². É. Puech, Y. Hirschfeld et H. Eshel prennent sans hésiter position contre une telle identification ; N. Golb et J. VanderKam restent plus réservés. En réalité, la question est encore loin d'être définitivement réglée.

Bruno Bioul

¹ On a souvent parlé de la quantité de fragments mis au jour, plusieurs milliers, pour expliquer le retard pris dans la publication des rouleaux ; mais on omet souvent d'ajouter que l'état de ces fragments nécessitait parfois un long travail de restauration préalable à toute tentative de lecture, et qu'en outre, cette dernière était rendue plus ardue encore par le fait que les écritures se faisaient de la droite vers la gauche sans recours à une ponctuation comme le point, la virgule, etc. dans certains cas, les mots ont été écrits les uns à la suite des autres, sans espace, comme les épigraphes.

² Wise M., Abegg M. et Cook E., *Les manuscrits de la mer Morte*, éd. Perrin 2003, pp. 19-20.

³ Claude Tresmontant a démontré, sans grande contestation possible, que Flavius Josèphe avait bien rédigé son livre *La Guerre des Judéens contre les Romains* d'abord en hébreu comme l'auteur juif l'annonce dans son préambule du livre I, 1. TRESMONTANT, Claude, *Enquête sur l'Apocalypse. Sa date, son auteur, son sens*, Editions F.-X. de Guibert, Paris, 1994, pp. 45/46.

⁴ Cette présence de documents en latin n'est pas unique puisque parmi les textes non bibliques de Masada figure un fragment de l'*Énéide* de Virgile. Cf. C. P. THIEDE, *Qumrân et les Évangiles. Les manuscrits de la grotte 7 et la naissance du Nouveau Testament. Le fragment 7Q5 est-il le plus ancien manuscrit de l'Évangile de Marc ?*, éditions F.-X. de Guibert, Paris, 1994.

⁵ Barbara Thiering enseigne à l'Université de Sydney l'Ancien Testament, l'hébreu et la théologie féministe. Dans les ouvrages qu'elle a publiés, elle défend un certain nombre d'idées controversées comme celle qui soutient que tous les événements rapportés dans les Évangiles se sont déroulés non pas à Jérusalem mais à Qumrân. Pour le chercheur australien, Jésus dirigeait une faction radicale de prêtres esséniens. Sa naissance n'eut rien de virginal et il n'est pas mort sur la croix. Il épousa Marie Madeleine puis divorça. Il mourut après 64 de notre ère. THIERING, B. *Jesus the Man: New Interpretation from the Dead Sea scrolls*, éd. Corgi Adult, 1993 ; IDEM, *Jesus and the Riddle of the Dead Sea Scrolls. Unlocking the Secrets of His Life Story*, Harper Collins, 1992.

⁶ Voir par exemple l'article de J.T. MILIK dans *JJS*, 23, 1972, p. 143 sq. ou celui de É. PUECH dans *Les Dossiers d'Archéologie* 189, janvier 1994, pp. 97-102.

⁷ Cependant, James VanderKam a justement rappelé que des textes en grec ont été retrouvés dans une autre grotte, la grotte 4, ainsi que des *papyri*. En réalité, ce qui caractérise la grotte 7, c'est le fait qu'il s'agit de la seule grotte où l'on ait retrouvé une telle homogénéité de matériel et de langues dans les textes.

⁸ Le 7Q4 a été identifié comme une copie de la première lettre que Paul écrivit à Timothée (4, 1), le 7Q5 comme un passage de l'Évangile de saint Marc (M 6, 52-53) par le père J. O'Callaghan (voir bibliographie).

⁹ Voir notamment l'ouvrage de THIEDE, C. P., *Qumrân et les Évangiles*, op. cit., 1994.

¹⁰ La question ne se pose pas dans les mêmes termes pour le 7Q4 étant donné que tout le monde s'accorde à reconnaître que les épîtres de saint Paul ont été rédigées très tôt, dans les années 50 et 60 ap. J.-C.

¹¹ CARMIGNAC, J., *La naissance des Évangiles synoptiques*, éd. F.-X. de Guibert (Éil), Paris, 1983 ; TRESMONTANT, Cl., *Le Christ hébreu*, éd. F.-X. de Guibert (Éil), Paris, 1983.

¹² Voir par exemple les articles de C. FOCANT et M.-C. CERUTI-CENDRIER, respectivement contre et pour les arguments de Thiede, dans B. BIOUL (dir.), *Jésus au regard de l'Histoire*, Dossiers d'Archéologie 249, janvier 2000, pp. 78-79. Parmi les opposants, on retiendra les noms de Maria Victoria Spottorno, Kurt Aland, G. Segalla, Graham Stanton et Ernest A. Muro ; parmi les partisans, ceux de Marta Sordi, Herbert Hunger, Sergio Daris, Orsolina Montevicchi et Kurt Schubert (pour plus de détail, cfr. ALBERTO, S., *Vangeli e Storicità*, Milan, 1995). À l'instar de James VanderKam, Shermayahu Talmon reste prudent, sans écarter la possibilité que la grotte 7 contienne des textes chrétiens. Voir bibliographie.

...

